



Le Temps
de
Palanquine

Thierry Di Rollo





Le Temps de Palanquine

Thierry Di Rollo

Le Temps de Palanquine

*ouvrage publié sous la direction de
Olivier Girard*



Du même auteur

Romans :

Number Nine : Encrage « Lettres Science-fiction », 1997 ;
réédition numérique eBelial', 2012

Archeur : Encrage « Lettres Science-fiction », 1999 ;
réédition numérique eBelial', 2012

La Lumière des morts : le Béalial', 2002 ; réédition Folio SF, 2004

La Profondeur des tombes : le Béalial', 2003 ; réédition Folio SF, 2005

Meddik : le Béalial', 2005 ; réédition Folio SF, 2008

Les Trois reliques d'Orvil Fisher : le Béalial', 2007

Le Syndrome de l'éléphant : Denoël, 2008

Préparer l'enfer : Gallimard, coll. « Série Noire », 2011

Bankgreen : le Béalial', 2011

Elbrön : le Béalial', 2012

Les Solitudes de l'ours blanc : ActuSF « Les Trois Souhais », 2013

Drift : le Béalial', 2014

Recueils de nouvelles :

Cendres : ActuSF « Les Trois Souhais », 2007
(recueil de quatre nouvelles)

Crépuscules : ActuSF « Les Trois Souhais », 2010
(recueil de six nouvelles)

Sommaire

Délicité	11
1943	115
Lockerbie	141
Linéarité	211
Palanquine	267
Eleanor	273

- Délicité -

1.

ELEANOR ramasse le grain de riz qui traînait sur le sol ; un minuscule éclat blanc pâle perdu près du seuil de la chambre. Elle le tient entre l'index et le pouce, le regarde de ses beaux yeux bleus, un genou à terre, l'autre jambe pliée à l'équerre. Son corps nu dessine une ombre contre la porte grande ouverte. Je vois la délicate rondeur de ses seins éclairée de la lumière indirecte de la cuisine, juste derrière elle. Puis, je m'arrête un instant sur le noir de ses cheveux courts, les traits doux de son visage ; elle me sourit. Et j'éprouve une émotion indicible ; toujours la même. Parce que je l'aime.

Je suis étendu nu sur le vieux lit, termine ma K. Beckin parfumée. Tout semble calme en nos murs et peut-être aussi au-dehors ; il sera toujours bien temps de le découvrir. J'écrase le mégot dans le cendrier de verre, demande à ma compagne, en jetant un œil au grain de riz :

« Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là ? »

Eleanor me répond de sa voix légèrement chantante :

« On l'aura poussé en marchant. Depuis la cuisine.

– Curieux. On n'en fait pourtant jamais.

– Normal. J'en garde toujours un paquet au fond d'un placard. Cela m'arrive d'en grignoter quelques grains crus. De temps à autre. »

Je grimace en secouant la tête.

« Je croyais que tu en avais terminé avec cette manie. Et puis, ça n'a aucun goût. »

Elle hausse les épaules, me dit, pensive :

« L'habitude. Elle est plus forte que tout. Je picorais aussi des grains de café quand j'étais gamine. Ma mère râlait tout le temps. Parce qu'elle disait la même chose que toi. »

Elle se tait, tourne son regard vers la fenêtre de la chambre. Le rideau mauve occulte les volets, la pénombre recouvre encore tout ; le lit et ses draps défaits, le chevet où trône une lampe au socle de bois rouge, l'armoire bancale occupant l'angle gauche.

Le temps n'est sûrement qu'une illusion. Eleanor se redresse, m'offre, dans le clair-obscur de l'appartement, son corps élancé et superbe, éternel, marqué du discret triangle de sa toison brune, le pouce et l'index de la main droite toujours pressés l'un contre l'autre. Elle s'appuie contre le chambranle, soudain nonchalante, irradie les quelques instants suivants d'un sourire irrésistible ; porte enfin le grain de riz à son oreille et murmure à mon intention :

« Il me dit des choses. »

Je souris à mon tour ; demande :

« Quoi ? »

Elle minaude d'un air taquin :

« Je ne sais pas si tu serais capable de l'entendre.

– Et moi, je ne suis pas sûr qu'un grain de riz soit en mesure de te confier quoi que ce soit.

– Alors, qui a raison ?

– Probablement toi, probablement moi. »

Eleanor me rejoint de trois pas déliés, s'assied au bord du lit, dépose le grain blanchâtre sur le chevet en confiant :

« Le temps de Palanquine a déteint sur toi. Comme il a déteint sur tout le monde. »

Puis elle caresse d'une main frêle mon épaule, doucement ; ajoute :

« Parce que ta réponse ne veut rien dire, John.

– Qui sait ? C'est peut-être ton grain de riz qui risque de rester désespérément muet, au bout du compte, non ?

– Il te suffirait pourtant d'y croire. »

Je secoue la tête.

« Moi, je crois surtout que nous n'achetons pas de café en grains, parce que c'est depuis longtemps hors de prix. Je crois aussi que le sachet de riz qui traîne au fond du placard n'est plus là pour les mêmes raisons qu'autrefois. Ely, ce n'est pas parce que ta mère a voulu te prénommer comme la vieille femme de la chanson qu'il faut t'obliger à garder toujours ces grains avec toi.

– Ça n'a rien à voir avec la chanson. Enfin, je crois. C'est juste... »

Elle hésite à poursuivre ; je l'encourage d'un regard. Elle dit alors d'une voix sourde :

« C'est juste que... le temps de Palanquine est trop lourd. Là-bas, par-delà les brumes sombres, elle veille, se rapproche. Elle marque de rouge sang le ciel noir, comme si elle le faisait depuis toujours. Et ce sera bientôt la fin.

– Pas forcément, non. »

Ma compagne s'entête.

« Personne ne sait pourquoi les fluctuations sont là. Et l'équipe de Desmond Lockerbie pas plus que les autres.

– Ce scientifique fait ce qu'il peut, comme tous ceux qui planchent sur le problème, ici ou ailleurs. Et on est là pour l'aider. La seule chose qui compte, pour le moment, c'est qu'il ait accepté nos deux candidatures. On a une chance.

– Laquelle ?

– Celle d'arrêter définitivement les fluctuations et de pouvoir nous débarrasser de Palanquine. »

Les fines lèvres d'Eleanor se pincet de tristesse, tout à coup, ses yeux bleu de nuit fixent les miens, intensément. L'espace d'une fraction de seconde, je suis sûr de me perdre dans ce regard profond ; d'y plonger. Pour la millième fois, peut-être. Je n'ai de toute façon jamais compté. J'entends sa voix murmurer :

« Elle est beaucoup trop forte. Nous ne la stopperons pas. »

Je soupire à peine ; lui dis :

« Tu es prête à croire qu'un grain de riz te chuchote à l'oreille des choses que je ne suis pas censé savoir et... »

Elle m'interrompt d'un index autoritaire.

« Des choses que je te crois encore incapable d'entendre, nuance.

16 | – Bien, comme tu voudras. Tu es donc persuadée que cette graine ridicule te parle et tu ne veux pas croire à la mort de Palanquine ? »

| Ma compagne ne me répond pas tout de suite, se tourne lentement vers la fenêtre. Ses yeux se perdent un moment dans le mauve de la tenture, puis reviennent sur moi, désenchantés.

« Qu'est-ce qu'on va faire là-bas, John, au plus près de Palanquine ? Dis-moi.

– Je n'en sais rien. Personne, dans le groupe, n'en a la moindre idée. Cela fait partie du travail préparatoire, non ?

– Tout le monde navigue à vue, en fait, hein ? »

Eleanor se penche vers le chevet, saisit le paquet parfumé, en sort une K. Beckin qu'elle allume avec le briquet-tempête posé à côté, tire une première bouffée ; se détend. Ses seins fermes se soulèvent imperceptiblement en suivant la profonde inspiration. Et la volute pourpre et cendrée s'élève au-dessus de nous, se mêle à l'air chaud de la pénombre. Un court

instant, je regarde la lumière paresseuse filtrant depuis les volets entrebâillés de la cuisine, là-bas, si loin ; je songe qu'il va bientôt être temps.

Le monde continue de pulser au-dehors, sans nous. Je ferme les yeux pendant que ma compagne me tend la cigarette parfumée et que j'en aspire la fumée brûlante à mon tour. Le *temps*. L'incompressible mesure de la finitude humaine. Avec lequel on a probablement joué. Et contre qui on va perdre, s'il faut en croire Eleanor.

Elle se relâche tout entière, pourtant, reprend le grain de riz, bascule vers l'arrière, dos étendu contre mes jambes, nuque posée sur mes deux pieds croisés. Indolent, je laisse traîner ma main droite le long de sa cuisse ; son autre jambe pend en dehors du lit. Ses petits orteils goûtent à la fraîcheur du sol carrelé, je le sais. Nous dérivons ainsi, tête-bêche, comme souvent. Elle fredonne, d'une voix d'enfant :

« *Eleanor Rigby picks up the rice in the church...* »

Puis je sens la pulpe de ses doigts tapoter mon ventre. C'est signe qu'elle veut se griser d'une autre volute pourpre et cendrée. La K. Beckin passe de main en main, complice et patiente. Ma compagne me dit encore :

« Les églises, ça n'existe plus, hein ?

– Oui et non. Tous les lieux de culte ont pris une autre forme, un autre nom, à cause de Palanquine.

– Grâce à Palanquine.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– La Messagère rouge les a tous rendus inutiles.

On est en mesure de s'adresser à Dieu où que l'on soit, l'endroit n'y change rien. Parce que, finalement, on peut constater l'inexistence de ce concept vaseux aussi bien chez soi qu'au beau milieu d'une église, d'une mosquée ou d'une synagogue. Dans leur angoisse égoïste, tous les peuples de cette Terre

ont choisi. Dans leur peur, ils se sont tous aveuglés.
Et comme eux, j'ai peur. »

Je tire ma deuxième bouffée, scrute le plafond grisâtre qui figure une mer désespérément plate et inversée. Je marmonne, étourdi par la fumée :

« Il y a peut-être une issue, ne perds pas espoir.

– Une issue ? Tu es sûr ? »

Je m'enquiers, conciliant :

« Que te murmure le grain de riz ?

– Il ne sait pas pourquoi j'ai accepté de te suivre. »

La K. Beckin à demi consumée me quitte encore, retrouve pour la deuxième fois les doigts languides d'Eleanor. Je l'entends aspirer longuement le parfum empourpré, puis me confier :

« Il dit qu'il ne me comprend pas. Il dit aussi que je suis en train de faire une erreur.

– Et c'était donc ça que je n'étais pas capable d'entendre ?

– Il insinue également que j'ai peut-être menti en remplissant mon dossier médical.

– Tout le monde ment, Eleanor. Cela fait partie du jeu, quand on est apprenti rectifieur. Les postulants les plus irresponsables se comptent à la fin de la période de probation, c'est tout.

– Et si j'ai menti au point de mourir ?

– Dieu n'existe pas plus que ta stupidité, Ely. »

Je cale mon poignet sous ma nuque, croise le regard de ma compagne.

« Nous nous faisons confiance.

– En vertu de quoi ?

– Du temps qu'il nous a fallu pour en arriver là. »

Eleanor tire une autre bouffée, tarde à me redonner la cigarette ; lâche dans un souffle :

« Et si j'avais menti par peur de te perdre ? De te voir t'éloigner de moi ? »

Je secoue la tête, yeux mi-clos.

« La K. Beckin te fait dire n'importe quoi. Arrête. »

Je n'ai pas perçu le bruit familier tout de suite. Il a fallu une variation infime de la lumière de la cuisine, à des éternités de là, pour comprendre.

L'oiseau noir de jais a quitté son repaire au-dessus du vieux réfrigérateur, et il glisse dans l'air du petit couloir, franchit la porte de la chambre, volette quelques secondes à l'aplomb du lit, puis vient se poser sur la main alanguie que lui tend Eleanor. Je vois ma compagne adresser à Nemo un tendre sourire ; elle en profite pour me confier ce qu'il reste de la K. Beckin. Conscientieux, j'aspire les dernières fumées des Dieux artificiels et je m'accorde à l'instant.

Le merle se met à chanter, module à l'infini ses sifflements et Eleanor, soudain apaisée, ne s'en lasse pas. Son bec entrouvert colore d'un jaune pâle la pénombre ; tout son plumage noir se fond dans la quiétude gourde de la chambre. Ma compagne, d'un geste doux, invite Nemo à se poser sur sa hanche. Ce qu'il fait en sautillant deux fois sur le ventre chaud de sa maîtresse, avant de s'immobiliser à la lisière des deux seins. Et il demeure là, bougeant la tête par à-coups, adressant quelques œillades à la jeune femme ; siffle encore. Et Eleanor lui répond, le plus naturellement du monde :

« Oui, je sais. Tu t'es réveillé et tu n'as pas vu ton Ely. Alors, tu as accouru, hein ? »

Nemo, le magnifique merle noir, chante sur deux notes, se tait, attendant peut-être qu'Eleanor lui parle encore. C'est pourtant à moi qu'elle s'adresse, corps amolli par la K. Beckin, la nuque toujours en appui sur mes deux pieds croisés.

« Je me confie à lui depuis bien plus longtemps qu'à ce grain de riz, tu sais.

– Je veux bien te croire », dis-je en écrasant le mégot dans le cendrier.

Eleanor lève le bras, porte le grain à hauteur de ses yeux, au-dessus d'elle. Le merle, intéressé, suit son geste.

« Je me demande comment il a pu tomber du sachet, dit-elle distraitement.

– Quand tu en as picoré un autre pour le croquer, hier ou avant-hier. Ou un autre jour.

– Non, je fais très attention. Rien qu'un à la fois, lorsque je me sers dans le placard.

– Tss-tss ! Ce n'est jamais qu'un grain, et sa taille est dérisoire. Sûrement collé à l'un de tes doigts pendant que tu piochais à l'intérieur du sachet, puis tombé de ce même doigt sur les carreaux de la cuisine. Le tout sans même que tu t'en rendes compte.

– Non, s'entête-t-elle, je fais très attention.

– Crois-tu ? Nous ne contrôlons rien, ou si peu, de ce qui est en dehors de notre échelle moyenne.

– Peut-être parce que nous ne contrôlons rien du tout, quelle que soit l'échelle, mon beau John. »

Nemo s'agite sur le ventre de sa maîtresse, siffle deux fois, penche la gueule de droite et de gauche pour attirer son attention. Eleanor laisse bientôt glisser le grain de son index vers la paume, puis croise les bras sur ses seins et dit :

« C'est pour toi, Nemo. »

L'oiseau se penche, picore l'offrande et l'avale d'un coup de bec. Je dis, d'un ton détaché :

« Curieux. Si je t'ai bien suivie, le grain de riz aurait pu te dire bien d'autres choses, non ? »

Ma compagne, sans quitter des yeux le plafond terne, me répond :

« Peut-être. Ou peut-être pas.

– Alors, sans doute que tu n'y croyais pas suffisamment.

– Non, j'y ai cru au moment où il le fallait, et il m'a dit ce que je voulais entendre.

– Bien sûr, comme tout être humain qui se respecte, mon cœur. Et que te dira le prochain grain de riz, le jour où tu voudras l'entendre ?

– Probablement la même douleur qu'aujourd'hui. C'est sans doute pour cette raison que j'ai offert la graine à Nemo. »

Je n'ajoute rien. Eleanor caresse d'un doigt le cou noir de l'animal, très calme, tout à coup. Je les contemple longtemps, tous les deux ; le merle ne siffle plus, rejoint la langueur de sa maîtresse et s'en contente. J'entends plus tard ma compagne me dire :

« La lumière du jour ne sera pas plus vive, John. Il faudrait songer à partir. »

Je rétorque simplement :

« Oui, il faudrait. »

Puis je m'abîme dans le blanc triste du plafond en essayant de me souvenir du goût de ma dernière bouffée de K. Beckin, là, allongé nu sur le lit, en compagnie de celle que j'aime, si belle et alanguie. Et qui, je crois, m'aime aussi.

Et tout s'enfuit déjà.

2.

JE BOIS mon ersatz de café, assis à la table de la cuisine. Le jour morne, occulté par les brumes aveugles de Délicité, teinte d'un gris malade la ville monstre dont je ne veux rien voir encore. Le store vénitien masque la vue sur l'enchevêtrement des toits innombrables, altérant à peine la mi-pénombre du dehors.

Eleanor et moi occupons l'appartement b-613 de la tour Nov-59, au vingt et unième étage. À la tombée du soir, parfois, ma compagne relève les stores, ouvre les volets de notre chambre, lorsque l'obscurité finit par noyer les brumes sombres du ciel. Si la poix noire continue de peser sur la ville, au moins nous ne la voyons pas.

J'entends Eleanor, dans la chambre, qui s'habille et se prépare pour le voyage. Elle me rejoindra au sous-sol lorsqu'elle l'aura décidé ; j'ai fini par m'habituer à ces retards chroniques. Je termine mon infâme café, sous l'œil curieux de Nemo perché en surplomb du réfrigérateur, nettoie très vite ma tasse à l'eau couleur de rouille du robinet ; pose le récipient sur le vieil évier en céramique. Puis je me saisis de mon sac, gagne le vestibule par le couloir et sors. Le merle siffle à mon départ. Il attendra sa maîtresse, je le sais.

Sur le palier, je ne croise personne.

Il est un peu plus de six heures et demie du matin.

3.

J'AI REMPLI de charbon de bois la cuve principale, allumé le foyer. Par instant, je surveille l'aspect des gaz s'échappant de la buse-témoin, à l'arrière de la Traction grise ; ils n'ont pas encore atteint la teinte bleutée indiquant le début d'une combustion correcte.

Le parc souterrain est désert. Une vingtaine de véhicules à gazogène sont stationnés de loin en loin, ceux de voisins dont Eleanor et moi n'avons jamais rien su ; nous ne nous sommes jamais mêlés à leurs réunions apo-christiques hebdomadaires.

Tout est normal. Je hume l'air, sens les miasmes d'une pourriture récente ; probablement les restes d'entrailles de rats qu'auront chassés des résidents de l'immeuble pour varier l'ordinaire des simili-pâtes et des gé-féculents, la viande dite noble étant devenue inaccessible pour la plupart des habitants de Délicité, puisqu'elle vient de toujours plus loin.

Le bétail alimentaire est élevé dans les derniers îlots préservés du globe, retranchés pour la plupart à des milliers de kilomètres des villes monstres et de leurs ciels enfumés. Les morceaux de choix, débités là-bas puis acheminés par de vieux cargos propulsés au mazout, sont réservés aux classes les plus riches, les autres servent à la concoction d'ersatz de toutes sortes. Mais ces derniers demeurant quasi inabordables eux aussi, beaucoup de citadins se sont habitués au fumet âcre du rat.

J'en vois un qui trotte entre les piliers séparant les deux rangées C et D. Corps bien replet, pelage argenté, il traverse toute la longueur du sous-sol à une vingtaine de mètres de moi, ne ressent pas le besoin d'accélérer en ma présence ni même de disparaître au plus vite ; il a compris que je ne représentais aucun danger pour lui. Les vrais chasseurs, carquois en bandoulière, traquent les surmulots dans les sous-sols des immeubles et des tours, plus rarement dans les égouts ; ils les tuent à l'arc, les dépècent puis les étripent sur place pour s'éviter de gérer les déchets une fois remontés dans leurs appartements. Celui-là finira peut-être sous les flèches de l'un d'eux. S'il n'a aucune chance.

Le gaz s'échappant de la buse-témoin se colore maintenant d'un bleu d'encre. Assis de côté sur le siège du conducteur, portière ouverte, les pieds posés sur le bitume craquelé, j'écoute durant quelques secondes le bourdonnement du parc souterrain, ce mélange indistinct de toutes les rumeurs mécaniques et humaines de la cité ; pulsation enfouie, assourdie, partout la même aux quatre coins de Délicité et des autres villes monstres du monde, et que la menace de Palanquine a rendu plus profonde encore. Térébrante.

Je me lève, rejoins l'arrière du véhicule. La cuve à double fond, fixée par des tubulures d'acier à la carrosserie du coffre, couvercle arrondi déverrouillé, attend que je la remplisse. J'ai prévu d'emmener deux ballots d'éclats de chêne et de bouleau, arrimés sur la galerie de la voiture ; ils nous permettront au moins de sortir de Délicité et des brumes sombres ; nous nous approvisionnerons sur la route, en temps utile, pour la seconde partie du trajet.

Un grincement de porte retentit à l'autre extrémité du parc. Eleanor, peut-être. Les pas claquent à un

rythme soutenu, trop rapide pour être ceux de ma compagne.

J'ai détaché un ballot, le pose à terre. J'en tire le cordon pour l'ouvrir jusqu'au tiers de sa largeur, le hisse sur mon épaule droite puis en verse le contenu dans la cuve, progressivement. Les morceaux secs brûleront ainsi en tombant l'un après l'autre dans la buse du brûleur ; le gaz produit par la combustion parcourra la tubulure latérale de la Traction, sera filtré de ses impuretés par les copeaux de liège du gros vase d'expansion fixé, lui, sous le pare-choc avant, puis sera acheminé jusqu'au carburateur. À charge pour moi de contrôler et ajuster la richesse du mélange, le ralenti — tout en roulant. C'est le seul moyen que l'on a trouvé pour continuer à se déplacer depuis la modification de l'événement initial. Puisque tout le reste ne peut plus être fiable.

Les pas se rapprochent. C'est une femme en hauts talons, les mollets gainés de bas noirs, vêtue d'une robe carmin droite sous un manteau mauve à épaules carrées. Un turban ocre ceint ses cheveux, noué en grappe sur le sommet et orné de trois fausses tulipes. La mode des années 1940 habille les parvenues qui occupent les derniers étages des tours. Peut-être pour s'assortir aux Tractions gazogènes flambant neuves de leurs maris, lorsque les couples sont de sortie.

La femme, âgée d'une trentaine d'années, visage quelconque maquillé de frais, lèvres rouge clinquant, chemine sous les taches de lumière des veilles, jusqu'à l'un des véhicules garés dans la rangée F. Elle ne me prête aucune attention, je ne sais même pas si elle m'a aperçu ; trois lignes de stationnement nous séparent, après tout. Elle ouvre la portière côté passager et s'engouffre dans l'habitacle ; j'ignore ce qu'elle fait là, dans sa tenue de soirée, à bord d'une berline

verte, à un peu plus de sept heures du matin. Et le silence retombe aussitôt.

Je me concentre de nouveau sur ma cuve, en verrouille le couvercle, contourne la Traction pour m'installer au volant et démarrer. Le moteur tousote, le pot d'échappement crache une fumée noire et lourde, dans le rétroviseur. J'accélère deux fois pour éprouver la santé du moteur. Satisfait du résultat, je coupe l'alimentation des gaz à l'aide de la vanne située à droite de la colonne de direction. Et j'attends moi aussi, comme la parvenue de la rangée F, au bout du compte. Mais pour des raisons forcément différentes.

Deux minutes à peine s'écoulent. Des bruits de pas vifs, parasités par d'autres démarches plus espacées et irrégulières, résonnent en écho dans le parc. Je sors de la voiture, vois Eleanor qui s'avance au milieu de la rangée. À trente mètres de là, un homme en costume de soie trois-pièces, cheveux soigneusement gominés, remonte l'allée F accompagné d'un chauffeur. Je m'en détourne très vite, admire l'allure élancée et droite de ma compagne, apparaissant et disparaissant au gré des cercles de lumière des veilles.

Comme moi, elle est revêtue d'une combinaison de tissu rêche bleu mauve, chaussée de brodequins de peau, son dos lesté d'un sac ; je devine sans mal ce qu'elle a pu y ranger. Nemo, lui, est perché en équilibre sur son épaule droite, siffle trois fois. Je me dis sur le moment qu'il n'apprécie pas le confinement du parc souterrain ni sa hauteur de plafond dérisoire, et qu'il vocalise pour tromper son inquiétude ; je me trompe sûrement. Je ne lirai jamais aussi bien qu'Ely dans les yeux de son merle noir.

Parvenue à ma hauteur, elle brandit les clés de l'appartement, je hausse les épaules, perplexe ; marmonne :

« Ce n'était pas la peine. Depuis Palanquine, le vol est devenu inutile dans les villes monstres.

– Je sais, mais... c'est la première fois que nous quittons Délicité. Quand même. Alors, j'ai pensé que pour marquer le coup, je pouvais au moins fermer l'appartement à double tour.

– Comme tu voudras », fais-je d'un ton neutre.

Sur notre droite, l'homme costumé a rejoint sa compagne dans la berline. Le chauffeur enflamme déjà le charbon de bois de la cuve secondaire, retire de la galerie l'un des deux pesants ballots de bois sec. Coiffé d'une casquette bleu et or, habillé d'une livrée grenat, que protège de la poussière de bois une large capeline cirée, il enchaîne les gestes machinalement ; ne nous adresse pas le moindre regard.

Je dis à Eleanor :

« Place ton sac sous la banquette amovible. Tasse-le bien sur le côté, à côté des provisions, il faut penser aux autres.

– Oui, ne t'inquiète pas. »

Pendant qu'elle s'affaire, je grimpe à bord de la Traction, referme la portière. En levant incidemment le regard devant moi, je me rends compte que Nemo s'est posé sur le chrome de la calandre en attendant que sa maîtresse me rejoigne. Il siffle encore.

Lorsqu'elle prend place à mes côtés, l'oiseau s'envole et entre dans l'habitacle par la vitre baissée d'Eleanor. Délicatement, il vient se percher sur le dossier de son siège et commence à se lisser les plumes. Je demande, lorgnant encore la berline verte :

« Tu sais qui c'est ?

– Les résidents du cent dixième.

– Et qu'est-ce qu'ils font habillés comme ça au petit matin ?

– J’ai pris l’ascenseur avec le mari et le chauffeur. Ils partent en villégiature à VilleRome. Leur aéroplane décolle dans moins d’une heure.

– Ça n’explique pas pour autant leur tenue de soirée.

– Il y a une fête pendant la traversée. Le vol dure près de dix-sept heures. »

J’acquiesce, la tête toujours tournée vers le véhicule ; confirme d’une voix absente :

« Oui. Tout est devenu long, depuis Palanquine. »

Le chauffeur des parvenus ahane en soulevant son fardeau, s’y reprend à plusieurs fois pour le hisser jusqu’au bord de la cuve ; finit malgré tout par la remplir. Pour effectuer les trente kilomètres qui les séparent de l’aéroport, il n’a pas besoin d’autant de combustible. Mais son employeur ne veut prendre aucun risque et parvenir à destination, en exigeant certainement que la cuve soit bourrée jusqu’à la gueule. C’est beaucoup plus facile lorsque quelqu’un la remplit à votre place.

Je démarre, enrichis le mélange à l’aide de la vanne pour soutenir le ralenti un peu faible, croise le regard bleu d’Eleanor. Un court instant, juste avant de sortir de mon emplacement et de remonter l’allée, je pense que je ne peux pas craindre le Temps ici, au fond de ce parc poussiéreux et puant, ni même ailleurs, où que l’on se rende elle et moi. Puisque nous avons une chance de rejoindre l’équipe de Lockerbie et que nous comptons réussir.

Bien sûr, ma compagne a peur. Comme nous tous.

Je la regarde encore, tente de la rassurer d’un sourire. Elle ne me dit rien. Nemo, perché à côté d’elle, siffle une nouvelle fois. Je fais marche arrière, m’engage bientôt sur la rangée. Devant nous, à soixante mètres sur le mur opposé, la flèche bleue, repeinte

mille fois sur le panneau rouillé, nous indique le sens de la sortie.

Dans les cités monstres du monde, la peur a tout recouvert. Et Lockerbie en a conscience plus que tous les autres.

Je l'ai compris le jour où nous nous sommes rencontrés.